

VIRGINIE OLLAGNIER

Toutes ces vies
qu'on abandonne



LIANA LEVI

Mercredi 4 décembre 1918

Sa robe soulevée jusqu'à la naissance de ses bottines crottées, vraiment cela ne faisait pas sérieux. Claire le pensait bien, mais s'en moquait. De toute façon elle était pressée et personne ne levait les yeux sur elle. Elle avait bien plus peur que la pluie ne fasse boucler ses cheveux de novice. Claire les ramena sous son foulard d'un geste vif. La dureté de l'air glacé dans sa poitrine se faisait sentir, mais elle ne ralentit pas.

Les soldats qu'elle dépassait arrivaient des derniers hôpitaux de campagne qui les renvoyaient chez eux, maintenant que la guerre était finie. Finie était un bien grand mot quand elle les voyait dans les ambulances. Ils arrivaient comme ce matin, par vagues, en train, tous ensemble, comme s'ils obéissaient une dernière fois à un ordre lointain, rentrer à Annecy. Elle se disait que l'hiver était la saison qui convenait à la désolation. Des hommes marchant seuls dans l'angoisse de retrouver leur famille. Lors de leur première arrivée, elle les espérait chantant presque leur joie d'être de retour, mais elle avait vite compris le silence obstiné de ces survivants.

Elle hâta son pas. Il fallait qu'elle arrivât avant eux pour les orienter. Être là, tout simplement. La pluie était

plus fine à présent, mais le froid ne lui parut que plus intense. Elle glissa, se rattrapant au bras d'un soldat qui lui sourit à peine. Elle s'essouffait un peu et ses joues lui semblaient amidonnées. Au bout du chemin, les portes de l'hôpital étaient ouvertes et les premiers soldats entraient déjà dans la cour. La longue colonne d'uniformes trempés avançait. En la voyant ils s'écartaient, lui cédant le passage sur les pavés. Parfois l'un d'eux la taquinait. Alors elle s'arrêtait pour chahuter avec lui, si heureuse de voir la vie continuer, pour certains, juste un instant.

« Claire? Viens m'aider s'il te plaît. »

Josette, une infirmière, faisait descendre une de ces gueules cassées de la charrette. Le jeune homme retint sa salive en faisant un bruit de succion, comme un siphon. Il essuya le trou de sa bouche avec sa manche de manteau, y laissant, brillante, la trace de son infirmité. Ses mains étaient belles et longues. Claire le soutint et l'aida à descendre doucement. Il portait sur le visage une gaze cachant misérablement les pièces métalliques du progrès médical. Elle lui glissa dans la main un mouchoir brodé par les religieuses. Chaque matin, sœur Marthe en mettait quelques-uns dans ses poches.

« Tu t'appelles comment? »

– Chechachieu Chules. »

Il s'accrochait à sa pèlerine de novice, la regardant droit dans les yeux. Elle ne cilla pas. La douleur était son quotidien. Elle lui sourit doucement en caressant ses cheveux bouclés et il posa sa tête sur son épaule. Pas plus lourde qu'un coquillage, cette oreille contre la sienne. La

jeune fille sentit la respiration du soldat s'arrêter, son ventre se contracter et comprit qu'il allait pleurer et qu'il faudrait qu'elle soit forte, une fois encore.

Il pleurait comme s'il était seul, en marmonnant. Claire lui caressa le dos, et lui dit des paroles apaisantes. Des paroles qui, espéra-t-elle, le soulageraient. Le temps lui manquait toujours dans l'afflux cruel de soldats, et elle en souffrait. Lorsque le souffle de Jules se fit plus frais dans son cou, que la chaleur de la peine se tarit, elle l'entraîna vers le hall de l'hôpital et l'assit sur un banc avec plusieurs soldats qui attendaient déjà. Claire s'accroupit pour lui demander sa lettre de démobilisation. Après une caresse sur le genou, elle alla afficher son nom sur le mur du fond. Un nom parmi tant de nouveaux alors que la matinée n'était pas avancée. Tournée vers la salle bondée de familles dans l'attente, elle appela :

« Madame Chevassieu ? » Une femme fendit la foule. Elle écartait résolument des bras tous ceux qui ralentissaient sa traversée.

« Jules Chevassieu ? »

– Oui, il est dans le fond, sur le banc. »

Comme elle partait déjà, Claire la retint. La femme protesta des yeux. Avant toute explication, Claire attendit qu'elle se soit vraiment arrêtée et surtout qu'elle l'écoutât.

« Il faut que je vous parle... madame Chevassieu, votre mari est blessé, gravement. Certainement plus gravement que vous ne pouvez l'imaginer... Avez-vous vu des soldats blessés, en ville ? »

Elle dit oui de la tête, mais la tête ne remonta pas, le menton collé à sa poitrine, et les larmes se noyèrent sur ses chaussures mouillées. Claire lui offrit son bras.

« Vous voulez y aller maintenant ? murmura-t-elle. Vous savez, il ne sait pas s'il doit vous attendre, il ne sait pas si vous voudrez encore de lui, il ne sait plus rien de vous, comme vous ne savez plus rien de lui. Vous avez peur tous les deux... Ça va ? Ça va aller ? »

La femme articula doucement un oui. Claire lui donna un mouchoir brodé. Elle lui montra du doigt son mari recroquevillé, dissimulant en vain sa nouvelle béance. Madame Chevassieu serra le bras de la novice puis la regarda un instant avant de parler.

« Quel âge avez-vous ma sœur ?

– Je viens d'avoir dix-huit ans. »

Elle fixa cette jeunette si vieille déjà et sourit en s'esuyant les yeux dans le mouchoir. Claire l'accompagna, sans la soutenir. Madame Chevassieu s'était redressée, faisant face, dans une respiration calme, à cet étranger qui lui avait été si familier. Jules se leva, les bras ballants comme pour montrer que la guerre ne lui avait emporté que le visage. Claire les laissa, deux êtres fondus, l'un contre l'autre, secoués par les mêmes sanglots, dans la même angoisse. Elle respira un grand coup et sortit dans la cour pour accueillir d'autres soldats.

Il en arrivait sans arrêt. Depuis les escaliers, elle les voyait petits, grands, mais tous voûtés dans l'appréhension du retour.

« Claire ! On a quelque chose pour toi ! »

Le brancardier Escudier l'interpellait. Il montra de loin une masse sous une couverture. Rien ne bougeait. Des soldats qui mouraient ici, ça arrivait rarement. Claire descendit l'escalier et accéléra le pas. Elle souleva la cou-

verture sur un grand corps en position fœtale. Ses lèvres étaient bleues. Elle se pencha pour écouter la respiration et se releva brusquement.

« Il pue hein ? » rigolèrent les brancardiers devant le visage de Claire qui grimaçait.

« Un bain chaud, tout de suite ! Il est vivant. »

Les brancardiers coururent, bringuebalant la civière jusqu'au pavillon de désinfection.

« A-t-il été vu par un médecin ? demanda-t-elle en trottant à leurs côtés.

– Non », répondit Escudier.

Elle les précéda, leur ouvrit les portes pour les laisser passer et indiqua un lit où le poser. Elle se précipita vers l'armoire pour y chercher des couvertures.

« Mon Dieu ce qu'il doit avoir froid. Vous m'entendez, monsieur ? »

L'homme ne réagit pas. Elle le frictionnait tout en demandant s'il restait de l'eau pour un bain. Germaine, une infirmière, lui dit qu'ils étaient tous pris pour l'instant, mais qu'elle lui garderait une place dès que possible ; Claire le lui confia. Il fallait qu'elle s'occupe des autres. Ils étaient toujours agglutinés dehors sous la pluie, la vie civile ne pouvant défaire ce que la guerre avait façonné.

« Essayez de lui faire boire une soupe chaude, il est vraiment gelé. Et il faut prévenir un médecin », demanda-t-elle à Germaine qui déjà reculait sous l'exhalaison d'ammoniaque du corps sans soin, qui lui piquait les yeux.

« Ne vous inquiétez pas Claire, je m'en occupe. » L'infirmière la poussa doucement vers la porte. « Je vais arriver à le réchauffer. »

Claire lui rendit son sourire, un sourire plein d'indulgence.

« Merci Germaine. Avez-vous un parapluie ?
– Oui, mais c’est celui de votre patron. Je lui dirai que vous l’avez pris.
– Tournier est là ?
– Il est ici. Mais où, je ne sais pas. Filez maintenant. »
Claire prit le parapluie et sortit. Elle abrita un soldat amputé d’une jambe qu’elle accompagna dans le hall avec les autres. À peine entré, il chercha des yeux sa femme au fond de la salle et brutalement s’élança sur ses béquilles. Claire courut à ses côtés, les bras tendus pour le rattraper au cas où il trébucherait. En face arrivaient une femme et trois enfants.
« Geneviève ! Les enfants !
– Papa, tu sens le chien mouillé, cria la fillette qui se jetait dans ses bras.
– Il s’appelle comment ton papa ? demanda Claire au petit dernier resté un peu à l’écart.
– Jean Tagliatela !
– Alors je vais le noter sur le mur, comme ça, si ses amis le cherchent, ils sauront où le trouver. Ne pleure pas chéri, il est là maintenant. » Elle le saisit dans ses bras et le confia à son père toujours en équilibre précaire.
« C’est bien toi Jean Tagliatela ? demanda l’enfant pour confirmation.
– Oui, mon p’tit gars ! » sanglota le père découvrant son enfant.

Dans la cour, une femme descendait d’une ambulance. Claire lui tendit ses mains, elle ne les vit pas. Elles n’étaient pas si rares, ces infirmières mutilées.

« Donnez-moi vos mains, je vais vous guider jusqu’à

l'entrée de l'hôpital. Vous avez de la chance, j'ai un parapluie.

– Je connais votre voix.

– Je m'appelle Claire, je suis infirmière à l'asile.

– Bien sûr! Claire! Je suis Suzanne. J'étais infirmière ici. Je suis partie sur le front en 16.

– Mais oui, Suzanne... Je ne m'attendais pas à vous voir ici. Comment allez-vous?

– Comme quelqu'un qui a pris une bombe et un hôpital de campagne sur le dos... » Suzanne sourit, ses yeux se plissaient mais ne virent pas ceux de Claire. Elles approchaient de l'escalier quand Suzanne s'arrêta.

« Dis-moi Claire... Tu sais, je ne fais pas confiance aux autres... Mais toi, tu es infirmière aussi et tu es une femme... Dis-moi, à quoi je ressemble. » Claire allait lui répondre quand Suzanne reprit, autoritaire : « Dis-moi la vérité.

– Entrons nous mettre à l'abri et je te promets de t'ausculter et de te dire la vraie vérité. Tu sais, une religieuse ne ment pas.

– Tu es nonne maintenant? Je t'ai laissée petite souris dans les couloirs froids et tu es infirmière, religieuse...

– Novice...

– Tu fais la différence? » Le visage de Suzanne interrogeait le front baissé, concentré.

« Oui. » Claire avait pris un ton plein de rigueur scolaire. Et Suzanne changea de sujet.

« Tu vois, moi je me demande quel homme voudra d'une femme aveugle qui se réveille toutes les nuits en hurlant et toi tu renonces à eux... Le monde est mal fait. Dis? Il n'y aurait pas de la place pour la femme que je suis devenue, dans ton couvent? »

– Cherche d’abord cet homme qui voudra de toi. Dieu n’aime pas qu’on vienne vers lui par commodité... Et les femmes insomniaques encore moins...

– Cela te fait rire... la taquina Suzanne.

– Le rire nous soustrait à la gravité du temps présent... Non? »

Suzanne accepta d’un signe de tête et Claire l’entraîna dans un box et tira les rideaux. Elle lui enleva son calot, ouvrit son manteau et lui retira ses gants. Après un silence qu’elle voulut neutre, elle décrivit ce qu’elle voyait.

«Écoute, tu as une cicatrice sur le visage, mais elle est sous le sourcil et l’arrondit juste un peu. Dans quelque temps, quand elle sera devenue blanche, on ne la verra plus. Voyons voir tes mains... La base de ton poignet gauche ainsi que l’avant-bras sont marqués. Tu as une longue cicatrice, large de quatre à cinq centimètres, mais elle est cachée par la manche. Tu ne pensais pas te promener bras nus? Tu me diras, cela fera un joli nid à baisers...

– Dis, on grandit vite en temps de guerre! » Suzanne grondait sans conviction cette jeune femme qu’elle avait connue enfant.

«Surtout en soignant des soldats! rétorqua Claire d’un ton léger. L’autre bras n’a pas souffert. Veux-tu que je continue?

– Mon cou et mon décolleté, s’il te plaît.

– Une petite cicatrice sur la clavicule gauche. Rien de bien méchant. » Claire sentit son parfum. C’était un vrai phénomène en soi. Les femmes restaient des femmes malgré tout.

«Il fait un froid de canard! On grelotte ici! » Suzanne serra son manteau sur sa poitrine, puis agrippa la jeune

novice dans un mouvement d'inquiétude. « Claire? Je suis jolie?

– Tant que tu ne dis pas aux garçons que tu cries la nuit, ils vont se bousculer!

– Chipie! Vous êtes une vraie chipie ma sœur! »

Elles sortirent de la salle d'examen.

Claire remarqua un couple qui la regardait avec surprise, s'attardant sur Suzanne.

« Dis-moi Suzanne, tu es prête? Tu as de la famille qui arrive.

– Je crois que je vais pleurer...

– C'est le bon moment. Tout le monde pleure ici, c'est peut-être à cause de la pluie? Va savoir... »

Suzanne ne répondit pas, elle avait déjà le visage dans le cou de sa mère. Claire se mit en retrait et allait les laisser dans les bras l'une de l'autre, lorsque le père passa à côté d'elle et lui chuchota qu'il la croyait morte. Il lui dit merci avant de disparaître à son tour dans leur étreinte.